

Notes du livre de 1927 de S. Freud : **L'avenir d'une illusion** – P.U.F. 1971
Jacques Sanna le 20 mars 2008

Dans ce texte, Freud tente d'éclairer l'origine et la fonction de la religion et d'en découvrir les voies évolutives et de remplacement. Il s'appuie sur les aspects de la civilisation et la culture, sur la science, tout en faisant des comparaisons et des associations avec la figure du père, le stade infantile, la peur de la vie, la névrose obsessionnelle, le sentiment de culpabilité, le refoulement.

Il reconnaît que, pour un sujet aussi vaste, sa disposition subjective jouera un rôle déterminant dans ses propos et qu'avoir une vue d'ensemble du système qui compose l'activité humaine n'est donné qu'à peu de gens :

« les dispositions subjectives d'un chacun dépendent de facteurs purement personnel : de sa propre expérience, de son attitude plus ou moins optimiste envers la vie dictée par son tempérament et ses succès ou insuccès antérieurs. »(7)

Cette étude est sous tendue par l'existence de deux faces chez l'homme : celle qui construit et celle qui détruit : **« les créations de l'homme sont aisées à détruire, et la science, et la technique qui les ont édifiées peuvent servir à leur anéantissement. »**(9)

Elle est aussi dominée par l'aspect contraignant que l'homme aurait à exister :

« deux caractères humains des plus répandus sont cause que l'édifice de la civilisation ne peut se soutenir sans une certaine dose de contrainte : les hommes n'aiment pas spontanément le travail et les arguments ne peuvent rien sur leurs passions. »

L'importance(ou l'idéal) pour lui d'une base de départ au développement de l'individu, saine et pleine d'amour, paraît essentielle à l'avènement d'une civilisation sans contraintes et soulagée des besoins instinctifs perturbateurs :

« des générations nouvelles élevées avec amour et dans le respect de la pensée, ayant de bonne heure ressenti les bien-faits de la culture, auront à celle-ci d'autres rapports, la ressentiront comme leur bien propre et seront prêtes à lui consentir les sacrifices, en travail et en renoncement aux satisfactions de l'instinct, nécessaires à son maintien. Ces générations pourront se passer de contrainte et seront peu différenciées de leurs chefs. S'il n'y a pas eu jusqu'ici de foules humaines d'une qualité pareille dans aucune civilisation, c'est car aucune n'a encore su prendre les dispositions susceptibles d'influencer les hommes de cette manière, et ceci dès leur enfance. »(11)

Sont questionnement par rapport à l'obtention de cette « civilisation idéale » va de pair avec un apport de compréhension qu'auraient besoin les gens pour aller vers le changement esquissé ici. C'est un des choix que pourra faire l'évolution de l'espèce humaine avec le temps :

« d'où surgirait la légion de guides supérieurs, sûrs et désintéressés, devant servir d'éducateurs aux générations futures ; on peut reculer effrayé à la pensée du colossal effort de contrainte qu'il faudra inévitablement déployer jusqu'à ce qu'un pareil but soit atteint. Mais on ne pourra contester le grandiose de ce plan, ni son importance pour l'avenir de la civilisation humaine. »(12)

Le rappel des valeurs équitables pour tous et la répartition des ressources naturelles sont pour lui insuffisantes. Les causes premières qui enrayent le passage de l'intention à la réalisation de ce plan, seraient dues aux sacrifices demandés aux hommes et à la force des instincts qui les habitent :

« Après avoir reconnu que toute culture repose sur la contrainte au travail et le renoncement aux instincts, et par suite provoque inévitablement l'opposition de ceux que frappent ces exigences, il apparaît clairement que les ressources elles-mêmes et les moyens de les acquérir et de les répartir, ne peuvent constituer l'essentiel ni le caractère unique de la civilisation. »(15)

Dés lors, Freud va indiquer l'évolution subit par l'humain par rapport à ces instincts, notamment la naissance du Surmoi :

« déjà, dans ces plus anciennes des renoncements à l'instinct(l'inceste, le cannibalisme et le meurtre), un facteur psychologique entre en jeu qui garde son importance pour tout ce qui va suivre. ... il est conforme à notre évolution que la contrainte externe soit peu à peu intériorisée, par ceci qu'une instance psychique particulière, le *Surmoi* de l'homme, la prend en charge.

Chacun de nos enfants est à son tour le théâtre de cette transformation ; ce n'est que grâce à elle qu'il devient un être moral et social. »(17)

Ces instincts les plus éloignés sont accompagnés d'autres, moins « primitifs » mais tout autant actifs et sournois :

« il est d'innombrables civilisés qui reculeraient épouvantés à l'idée du meurtre ou de l'inceste, mais qui ne se refusent pas la satisfaction de leur cupidité, de leur agressivité, de leurs convoitises sexuelles, qui n'hésitent pas à nuire à leur prochain par le mensonge, la tromperie, la calomnie, s'ils peuvent le faire avec impunité. Et il en fut sans doute ainsi de temps culturels immémoriaux. »

Il donne l'image et un jugement de la civilisation telle qu'il l'aperçoit de sa personnalité :

« quand une civilisation n'a pas dépassé le stade où la satisfaction d'une partie de ses participants a pour condition l'oppression des autres, peut-être de la majorité, ce qui est le cas de toutes les civilisations actuelles, il est compréhensible qu'au cœur des opprimés grandisse une hostilité intense contre la civilisation rendue possible par leur labeur mais aux ressources de laquelle ils ont une trop faible part. ... Inutile de dire qu'une civilisation qui laisse insatisfaits un aussi grand nombre de ses participants et les conduit à la rébellion n'a aucune perspective de se maintenir de façon durable et ne le mérite pas. »(18)

Il va maintenant être question de la place que prend la religion au sein du fonctionnement psychique de l'individu et du rôle qu'elle aurait dans le jeu que vit l'homme, où apparaissent la renonciation des instincts, la pression qu'exerce la civilisation, les interdictions :

« la partie la plus importante de l'inventaire psychique d'une civilisation n'a pas encore été mentionnée. Ce sont, au sens le plus large, ses idées religieuses, - en d'autres termes, que nous justifierons plus tard, ses illusions. »(20)

La nature est pour lui dangereuse et a eu comme effet de rapprocher les hommes pour qu'ils puissent vivre en commun. La civilisation aurait pour fonction de nous protéger contre la nature **« qui se dresse contre nous sublime, cruelle, inexorable ... »(22)**

Freud mentionne : **« la détresse humaine »**, face aux forces écrasantes de la nature, face aussi à la maladie et à l'énigme de la mort. Il en vient à faire intervenir la probabilité d'une instance supérieure apportant une protection et qui régirait la destinée et l'évolution de l'humanité :

« la vie en ce monde sert un dessein supérieur, dessein dont la nature est certes difficile à deviner, mais dans lequel un perfectionnement de l'être de l'homme est à coup sûr impliqué. ... Tout ce qui a lieu en ce monde doit être considéré comme l'exécution des desseins d'une Intelligence supérieure à la nôtre, qui, bien que par des voies et des détours difficiles à suivre, arrange toutes choses au mieux, c'est-à-dire pour notre bien. »(26)

Dans les lignes qui vont suivre, il met en évidence les attributs qualitatifs des premiers dieux, la croyance en une entité divine unique, auquel il met une majuscule à son nom. Toutes les idées religieuses sont liées à l'existence psychologique de l'aboutissement de la recherche d'un « réalisateur supérieur » de tout ce qui existe :

« la sagesse supérieure qui préside à ces destinées, la suprême bonté qui s'y manifeste, la justice qui s'y réalise, telles sont les qualités des êtres divins qui ont créé et nous et l'univers. Ou plutôt de l'Être divin unique en lequel, dans notre civilisation, tous les dieux des temps primitifs se sont condensés. »(27)

En fait, il donne, dans ces informations, une partie des idées religieuses qui seraient ancrées chez l'homme civilisé et ceci dans un sens très large. A présent, il se pose deux questions en rapport à ce qui est mis en valeur :

« que sont ces idées au jour de la psychologie, d'où dérive la haute estime où on les tient ? quelle est leur valeur réelle ? »(28)

Dans la suite de l'enquête qu'il va mener jusqu'à la fin de ce texte, il choisit de faire intervenir un adversaire à son Moi, dont la place sera prise par une autre voix en lui : sa pensée ou peut-être son Surmoi.

Il va, en d'autres termes : dialoguer avec deux parties en lui qui seraient en désaccord ou du moins qui auraient des divergences de vues. Il donne l'avis de son Moi conscient, qu'il remet en question par ses autres pensées qui elles, ne vont pas dans le même sens, c'est comme une conversation entre ses dualités. Cette remise en question se traduit par des propos comme :

« vous avez déjà traité autrefois de l'origine des religions dans votre livre *Totem et Tabou*. Mais les choses apparaissent là sous un autre jour. Tout y est ramené à la relation fils-père. Dieu est un père exalté, la nostalgie du père est la racine du besoin religieux ... et maintenant vous transférez à la détresse tout ce qui était auparavant complexe paternel. »(31)

Par la suite, il semble donner, par des auto-justifications, la raison de la modification de ses conceptions actuelles.

« mon travail est un bon exemple de l'isolement où l'on peut tenir la part que l'observation psychanalytique apporte à la solution du problème religieux. Quand j'essaie à présent d'y adjoindre autre chose de moins profondément caché, il ne faut pas plus m'accuser aujourd'hui de me contredire, qu'autrefois d'être unilatéral. »(32)

Il rappelle aussi des notions, qu'il a établi dans le passé, pour les relier plus après avec ce qu'il avance dans cet écrit :

« la libido suit la voie des besoins narcissiques et s'attache aux objets qui assurent leur satisfaction. Ainsi la mère qui satisfait la faim devient le premier objet d'amour et certes de plus, la première protection contre tous les dangers, la première protection contre l'angoisse. ... La mère est bientôt remplacée dans ce rôle par le père plus fort. ... Cependant la relation au père est affectée d'une ambivalence particulière, il constituait lui-même un danger, peut-être en vertu de la relation primitive à la mère. Aussi inspire-t-il autant de crainte que de nostalgie et d'admiration, et les signes de cette ambivalence marquent profondément toutes les religions. ... »(33)

Alors, il commence à mettre en évidence les éléments qui participent au fait que l'enfant(ou l'adulte qui aurait du mal à se suffire à soi-même), pour trouver une autre protection que le père, pourra se doter psychologiquement et mentalement, d'un « allié directeur et protecteur ». Un dieu dont il aurait peur et auquel il attribue la tâche de le préserver. Il parle des écrits d'où proviennent les dogmes religieux et remet en cause le bien-fondé de la transmissions de ces derniers, sans plus de preuves assurant leurs véracités :

« Il nous faut croire parce que nos ancêtres ont cru. Les preuves qu'ils nous ont léguées sont consignées dans des écrits eux-mêmes affectés de tous les caractères de l'incertitude. Ils sont pleins de contradictions, révisions, interpolations ... Le fait qu'ils allèguent(nos ancêtres) comme origine de leur texte ou du moins de leur fond, une révélation divine, n'est pas d'un grand poids, car cette affirmation fait elle-même partie de ce corps de doctrine dont il s'agit d'examiner l'authenticité, et aucune proposition ne saurait se prouver elle-même. »(37)

Il en arrive à la conclusion :

« de tout notre patrimoine culturel, c'est justement ce qui pourrait avoir le plus d'importance, ce qui a pour tâche de nous expliquer les énigmes de l'univers et de nous réconcilier avec les souffrances de la vie, c'est justement cela qui est fondé sur les preuves les moins solides. »(38)

Là, il met en rapport la croyance des doctrines religieuses avec la raison, les doutes, l'activité des spirites, croire sans comprendre, la philosophie du *comme-si*, la fiction et le sens du réel :

« les idées religieuses ont exercé la plus puissante influence sur l'humanité, en dépit de leur incontestable manque d'authenticité. C'est là un nouveau problème psychologique.

On doit se demander en quoi consiste la force interne de ces doctrines et à quelles circonstances elles doivent cette efficacité indépendante du contrôle de la raison. »(41)

Il répond à ces deux questions en jetant son regard sur la genèse psychique des idées religieuses et il en déduit que ces idées sont « **des illusions** »(43) fondées sur le besoin qu'aurait l'homme/enfant d'être protégé.

D'abord par son père biologique, puis par un, « **père plus puissant** »(43).

« l'angoisse humaine en face des dangers de la vie s'apaise à la pensée du règne bienveillant de la Providence divine. L'institution d'un ordre moral de l'univers assure la réalisation des exigences de la justice, si souvent demeurées irréalisées dans les civilisations humaines, et la prolongation de l'existence terrestre par une vie future fournit les cadres de temps et de lieu où ces désirs se réaliseront. »(43)

Le point de vue de Freud, là où le mènent ses recherches, l'incite à soutenir le fait que les doctrines religieuses et toutes les pensées qui en découlent, sont des illusions. Pour lui, ce qui caractérise l'illusion c'est « **d'être dérivée des désirs humains** ».

« ainsi nous appelons illusion une croyance quand, dans la motivation de celle-ci la réalisation d'un désir est prévalente ... »

Il appuie même sa position en comparant les doctrines religieuses avec les idées délirantes:

« nous le répétons : les doctrines religieuses sont toutes des illusions ... quelques unes d'entre elles sont si invraisemblable, tellement en contradiction avec ce que nous avons appris sur la réalité de l'univers, que l'on peut comparer – en tenant compte comme il convient des différences psychologiques – aux idées délirantes. » (44).

A son avis(de l'époque 1927) la science reste la seule matière qui puisse apporter la connaissance de la réalité extérieure. Alors, son autre voix en lui lance une objection :

« si même les sceptiques endurcis avouent que les assertions religieuses ne sauraient être réfutées à l'aide de la raison, pourquoi n'y devrais-je pas croire, puisqu'elles ont tant d'arguments en leur faveur : la tradition, le consentement universel des hommes et tout ce qu'elles recèlent de consolateur ? »(46)

Il répondra à cette autre voix en lui que chacun est libre de croire ou de ne pas croire et que prendre parti pour ou contre la vérité sur les idées religieuses n'est pas le but de cette étude.

Qu'il suffit d'avoir reconnu que, d'après leur nature psychologique, ce sont des illusions.

Il soulève aussi le fait que d'apporter la preuve de la non existence d'un Dieu serait dramatique pour le maintien des lois de la civilisation. Et sa crainte est grande de voir revenir :

« le chaos que nous avons banni par un travail civilisateur millénaire. »(50)

Les deux parties en lui sont en désaccord sur le fait de divulguer le résultat d'un travail, basé sur une recherche objective de données irréfutables. Il craint(une de ses parties) que l'absence prouvée d'instance divine pousse l'homme à une débâcle instinctive générale :

« même si l'on savait et pouvait prouver que la religion n'est pas en possession de la vérité, il faudrait le taire et se conduire comme le demande la philosophie du *comme si*. »(50)

Les contradictions qu'il vit en lui, qui se réfèrent au choix d'amener aux gens un changement d'attitude envers les croyances religieuses, se poursuivent ainsi et il en vient à considérer l'effet sur sa propre personne :

« le seul à qui cette publication puisse nuire, c'est moi-même. »(51)

Il a même une grosse inquiétude pour la psychanalyse :

« je me pose alors la question : la publication de cette étude ne pourrait-elle cependant nuire à quelqu'un ? Non pas à une personne, mais à une cause : la cause de la psychanalyse. »

Pour Freud l'évolution que devrait avoir l'enfant pour aller vers le monde, et qui va du dépassement de ses névroses infantiles(muent par ses instincts) à la conquête d'une personnalité adulte autonome, devrait se passer de la même manière pour l'humanité. Elle devra alors abandonner *l'addiction de la religion* pour pouvoir évoluer vers un mode d'existence indépendant de tout tiers rassurant :

« la religion serait la névrose obsessionnelle universelle de l'humanité ; comme celle de l'enfant, elle dérive du complexe d'Œdipe , des rapports de l'enfant au père. D'après des conceptions, on peut prévoir que l'abandon de la religion aura lieu avec la fatale inexorabilité d'un processus de croissance ... »(61)

Une seule chose, à son avis, sera en mesure de faire accéder l'homme à ce changement éventuel : un travail mental, intellectuel, qui ôterait toute imaginations symboliques, toutes idées non conforme à une certaine réalité des faits :

« nous sommes arrivés à la conviction qu'il vaut mieux s'abstenir de semblables déguisements symbolique(ex. : la cigogne qui apporte les nouveaux-nés racontée aux enfants) de la vérité ; et ne pas refuser à l'enfant la connaissance de l'état réel des choses, mise à la portée de son degré de développement intellectuel. »(63)

A ce moment, sa voix contrariante intérieure(Surmoi) expose toute une série d'objections qui vont à l'encontre des propos émis par le côté extérieur de Freud(Moi) et qui fait ressortir l'inquiétude qu'il aurait d'apporter ses réflexions capitales au public :

« vous vous permettez des contradictions difficiles à concilier. Vous commencer par déclarer qu'un écrit tel que le vôtre est absolument sans danger ...

Vous tombez dans une autre contradiction lorsque, d'une part, vous convenez que l'homme ne saurait être conduit par son intelligence, qu'il est dominé par ses passions et par les exigences de ces instincts, et que, d'autre part, vous remplacez la base affective de son obéissance à la culture par une base rationnelle, comprenez qui peut ! ...

En outre, l'histoire ne vous a-t-elle rien appris ? La tentative de remplacer la religion par la raison a déjà été faite, elle fut même officielle et de grand style. Vous vous souvenez certes de la Révolution française et de Robespierre ? Mais aussi du caractère éphémère et du misérable échec de cette expérience...

Vous avez dit vous-même que la religion est davantage qu'une névrose obsessionnelle. Mais vous n'avez pas traité de cette autre face qu'elle représente ; ce qui par là peut être en même temps perdu pour l'humanité. »(66)

Cependant, il balaye ces contestations intérieures par sa partie psychique consciente en exprimant son espérance vis-à-vis d'un changement hypothétique :

« vous avouerez avec moi qu'on est en droit de nourrir une grande espérance en ce qui regarde l'avenir ; peut-être reste t-il à découvrir un trésor qui enrichirait notre civilisation, et l'essai d'une éducation non religieuse vaut d'être tenté. Si la tentative échoue, je serais prêt à abandonner toute réforme et à en revenir au jugement antérieur, d'ordre purement descriptif : l'homme est une créature d'intelligence faible, que dominant ses instincts. »(69)

Il souhaite en quelque sorte que dans l'avenir, l'homme dépasse le stade de l'infantilisme par le moyen d'une **« éducation en vue de la réalité »** et il avoue, que l'unique but recherché en écrivant ce texte, c'est **« d'attirer l'attention sur la nécessité qui s'impose de réaliser ce progrès. »** (70)

Sa voix contestataire(Surmoi) réagit en accusant son Moi d'intellectualisme et elle lui donne son opinion tout à fait contraire :

« ne soyez pas surpris que je sois en faveur du maintien de l'enseignement religieux en tant que base de l'éducation et de la vie en commun des hommes. ... Je pense ainsi avoir fait voir que vos efforts se réduisent à essayer de remplacer une illusion, qui a fait ses preuves et qui est d'une valeur affective certaine, par une autre illusion, laquelle ne les a pas faites et qui ne possède pas cette valeur. »(74.75)

Et là, il recadre la raison de son écrit :

« prenez donc ma tentative pour ce qu'elle est : un psychologue, qui ne s'illusionne pas sur les difficultés qu'il y a à s'accommoder de ce bas monde, s'efforce de porter, sur l'évolution de l'humanité, un jugement, d'après les quelques clartés qu'il a acquises en étudiant les démarches psychiques accomplies par l'individu au cours de son évolution de l'enfance à l'âge adulte. »(76)

Pour terminer, il considère que la science reste le seul champs qui nous donnerait les informations réelles sur l'univers et sur notre appareil psychique. Il affirme qu'il lui remet toute sa confiance. Le pouvoir de la science serait pour lui(sa voix extérieure) sa seule croyance.

« *L'Avenir d'une Illusion* » est suivi de deux textes de Freud traitants aussi de religion.

Il s'agit « *d'Actes obsédants et exercices religieux* »(83 à 94) et « *Un événement de la vie religieuse* »(97 à 100).

Dans le premier il fait un rapprochement entre les actes obsédants des névrosés et les exercices religieux. Pour lui, ces exercices auraient tendance à s'inscrire dans le groupe clinique des névroses obsessionnelles.

Il n'y aurait pas de frontière nette entre ces deux comportements. La similitude entre le cérémonial névrotique et les actes sacrés du rite religieux serait facile à repérer dans la peur engendrée par la conscience, dans la complète isolation de toutes autres activités et dans le caractère consciencieux et méticuleux de l'exécution.

Est mentionnée aussi une différence, celle où dans les rites religieux il est question d'une intention symbolique et d'un sens, alors que les cérémonials névrotiques paraissent niais et dénués de sens(tant qu'ils n'ont pas été compris). Car, l'une des conditions de l'état pathologique, c'est que le sujet qui obéit à une compulsion le fait sans en connaître la signification, au moins principale. C'est avec un travail psychanalytique que le sens de l'acte obsédant pourra être amener à la conscience de la personne.

Dans la religion, les interdictions remplacent les actes obsédants, tout comme une phobie a pour but d'épargner une crise d'hystérie.

En fonction de ces similitudes, Freud se risque à dire que la névrose obsessionnelle serait un signe pathologique de la formation des religions. Il qualifie la névrose de **« religiosité individuelle »** et la religion de **« névrose obsessionnelle universelle »**.

Dans le deuxième texte, « *Un événement de la vie religieuse* », il relate la lettre(p.97.98) qu'il a reçu d'un jeune médecin de religion chrétienne qui, ayant pris connaissance de la position de Freud sur le sujet religieux, lui fais part d'un événement qui aurait amplifié sa croyance et où Dieu se serait révélé à lui.

Il demande à Freud d'orienter ses pensées sur ce sujet important et qu'en ouvrant son esprit à Dieu, Il révélera à son âme aussi la *vérité*. Freud répondit à ce correspondant qu'il était réjoui qu'un tel événement ait raffermi sa foi, et que pour sa part, il n'avait jamais entendu à l'intérieur de lui, la voix de Dieu, et que s'Il ne se hâtait pas, il resterait jusqu'à sa fin **« un juif infidèle »**(98)

Par la suite Freud va tenter une interprétation, de l'événement religieux raconté dans cette lettre, d'après des mobiles affectifs relatifs à la vie personnelle de ce jeune médecin.

Il suppose que ce dernier aurait eu, en rapport à l'événement cité dans sa lettre, un réveil de la nostalgie maternelle issue du complexe d'Edipe, où la révolte contre le père vient s'ajouter. Que le père et Dieu ne serait pas encore bien séparés chez lui.

Au final, pour Freud, ce cas est simple et transparent et d'après lui, il constituerait **« un pas en avant dans la psychologie de la conversion religieuse »**(100)